

## Introduction

Ce travail vise à participer à la compréhension de l'**esprit humain**. Est visée, au cours de recherches alliant sciences cognitives et philosophie, l'idée audacieuse que la bonté serait, fondamentalement, inscrite dans la nature, avant d'être un concept socialement construit.

- Est-ce que la **bonté** peut être une qualité primitive de l'humain, "**cognitivement embarquée**", comment se la représenter ?
- Qu'est-ce qu'est la bonté si elle existe **hors du monde des concepts** ?

## Points clé

La bonté pourrait appartenir au **champ du naturel** en dehors de son appartenance au **champ de la norme**, ce qui n'exclut d'ailleurs pas que la norme puisse être tant un facteur positif qu'un facteur éventuellement antagoniste. C'est un autre sujet.

L'**émotion** peut être considérée comme condition nécessaire à la **raison**.

## Cadre

Nous faisons face au problème constaté par Moore : « My point is that 'good' is a simple notion, just as 'yellow' is a simple notion ; that, just as you cannot, by any manner of means, explain to anyone who does not already know it, what yellow is, so you cannot explain what good is ».

La bonté est couramment définie comme une propension à permettre confort, bien-être, sécurité d'autrui, elle serait... *une qualité morale poussant à faire le bien*.

## Essence conceptuelle

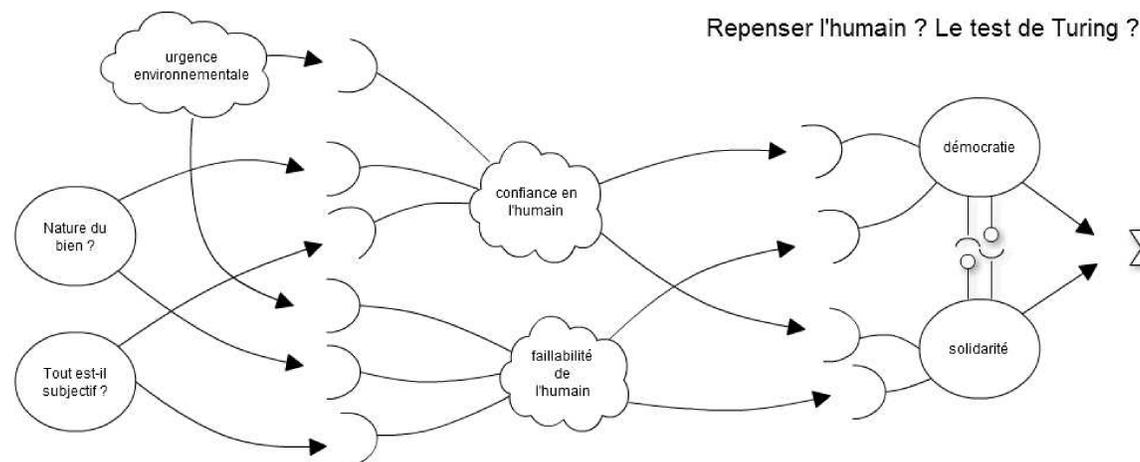
Le bien, et sa qualité, sont des notions simples. Un être humain complètement amoral (pathologiquement) n'a pas d'accès réel à cette notion *indéfinissable*.

Un **niveau inférieur** à celui du **langage** est peut-être le **lieu de la définition** du bien. Si j'ignore ce que cela fait d'être une chauve-souris, je peux me représenter ce que vit la chauve-souris en comprenant comment elle se déplace, envisager comment elle peut construire son **monde intérieur**.

## Émotion

Les cas d'individus amoraux nous montrent (Damasio, 2006) que **ce ne sont pas les fonctions intellectuelles** (capacités d'apprendre, de comprendre, de discuter) **qui font l'exercice de la morale**.

Il y a **besoin du mécanisme émotionnel** sous-jacent. Celui-ci agit même lorsqu'il n'est pas à propos. Marianne Habib (2013) nous dit que « un contexte émotionnel subtil [...] et indépendant de la tâche en cours, est suffisamment fort pour supprimer un biais décisionnel massif, [...] que] si les émotions peuvent conduire aux biais, elles peuvent également permettre aux individus d'y résister ».



## Vision erronée ?

**On veut l'humain domestiquant le monde.** Alain Prochiantz, cité par Françoise Lotstra (2002), nous dit que « *Le contrôle de l'animalité n'est pas le seul fait de la loi. Il relève également de la nature ou plutôt de la raison, et il y a un organe pour cela... Le fameux cerveau reptilien que le cortex contrôlerait, ce bon cortex qui, tel Saint Georges terrassant le dragon, tiendrait en laisse le serpent lové dans notre hypophyse ou notre hypothalamus.* ».

Cette vision va dans la droite ligne des pré-supposés qui s'établissent au moins depuis Descartes.

## Descartes

Descartes s'appuie sur l'intuition que nous pourrions distinguer le vrai du faux. Or, pour ce faire, il faudrait disposer d'**évidences de base**.

La notion de bien, héritée, permettrait de juger ce qui nous semble *juste*. En accord avec ce qu'on ressent sur **soubassement émotionnel**. Ici est défendue l'idée que les concepts de bien et de mal reposent sur une qualité native, que leurs conceptualisations se construisent ultérieurement par le biais des acquisitions sur la base des capacités individuelles. Ces acquisitions se basent sur des perceptions.

## L'humain, un système complexe !

**On veut l'humain se domestiquant lui-même**, voire domestiqué, et cela a des répercussions... Pourquoi cette remise des clés sans préambule au jugement intellectuel ? **Pourquoi** ce besoin de **hiérarchiser** de l'animal à l'humain les **moyens somatiques de la raison** ?

A ce jour, il ne reste perceptible de nous-même, pour reprendre les mots de Sylvia Federici (2014) dans *Caliban et la Sorcière*, un « *homme cartésien, placé dans un monde sans âme et dans un corps-machine* ».

La démarche cartésienne et la réalité sont-elles vraiment compatibles ?

## Héritage

Les recherches actuelles tendraient à prouver que Piaget et consorts se trompaient en pensant que les enfants naissent avec une base amoral voire immorale. Les émotions, qui seraient régies par le cerveau reptilien [Lotstra (2002)], font parfois le grand écart avec les jugements moraux (travaux sur le dégoût et la morale de Jonathan Haidt, cités par Stéphane Lambert (2014), doctorant en psychologie du développement à l'institut Jean Nicod).

Depuis, les travaux se multiplient et font tomber des verdicts positifs quant à :

- l'empathie présente dès la naissance,
- le sens de l'équité présent et clairement visible dès l'âge de quinze mois,
- la préférence pour la coopération dès cinq mois (une marionnette entrave une autre, une marionnette est neutre, une aide une autre : « le résultat fut frappant : la plupart des bébés préfèrent la marionnette ayant coopéré »).

La **bonté est présente bien avant** qu'on puisse envisager une **transmission** assez solide du **langage** pour construire des modèles.

Dans le cadre des savoirs actuels, on peut donc clairement l'envisager héritée.

## Références

- Antonio R. DAMASIO : *Erreur de Descartes (L')*. Sciences. Editions Odile Jacob, 2006. ISBN 9782738117137.
- Sylvia FEDERICI : *Caliban et la sorcière*. Senonevero, 2014.
- Marianne HABIB : *Influence des émotions sur la prise de décision chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte*. Thèse de doctorat, Université Paris Descartes, 2013.
- Stéphane LAMBERT : *Le sens moral des tout-petits*, 2014.
- Françoise LOTSTRA : *Le cerveau émotionnel ou la neuroanatomie des émotions*, 2002.
- George Edward MOORE : *Principia ethica*. Cambridge University Press, 1993.

L'individu fait partie de l'environnement et se construit en interaction avec celui-ci. La cognition est incarnée.